

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Hélène Rioux

Annabelle Moreau

Number 155, Fall 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72385ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Moreau, A. (2014). Review of [Hélène Rioux]. *Lettres québécoises*, (155), 19–19.

HÉLÈNE RIOUX

L'amour des hommes

Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2014, 392 p., 32 \$.

Aimer longtemps l'amour

Pour son neuvième roman, Hélène Rioux renoue avec l'une de ses narratrices et lui donne cette fois pour tâche d'accompagner un ancien amant dans son dernier combat, celui de la vie, de la mort, mais surtout de l'amour.

Gaston Miron a passé sa vie à réécrire, raffiner, peaufiner sa grande et seule et unique œuvre, le recueil *L'homme rapaillé*, réédité pas moins de sept fois. Un peu à la manière de son collègue poète, Hélène Rioux creuse subtilement le même sillon roman après roman, récit après récit, recueil après recueil. Comme si, à chaque nouvelle parution, l'écrivaine défrichait un peu plus une parcelle du même pays littéraire.

L'amour des hommes met à nouveau en scène Éléonore, alter ego de l'écrivaine, comme elle traductrice littéraire, aperçue pour la première fois dans le recueil *L'homme de Hong Kong* (Québec Amérique, 1986), omniprésente dans *Les miroirs d'Éléonore* (1990; réédition, Lévesque éditeur, 2013) ou narratrice dans le magnifique *Traductrice de sentiments* (XYZ, 1995). Dans ce dernier ouvrage, Éléonore était aux prises avec la traduction de la biographie d'un tueur en série hongkongais, Leonard Ming, lors d'un séjour en Espagne, épisode évoqué à plusieurs reprises dans *L'amour des hommes*. « Lui, il m'appelait traductrice de sentiments », se remémore maintenant Éléonore à propos de son amant de l'époque du tueur en série.

Roman audacieux et protéiforme, *L'amour des hommes* met en scène Éléonore à trois moments de sa vie. Sous forme de journaux, les 109 courts chapitres font alterner les trois épisodes : 2002, durant douze semaines passées en Corse où Éléonore accompagne un ancien amant, Clément, dans ses derniers moments ; 2003, lors d'un voyage en Andalousie où elle se remémore son ami disparu ; et 2004, durant douze heures à Montréal, en pleine traduction d'un poème de Byron. À cela se greffent des extraits du cahier de Clément, écrit durant ses semaines en Corse.

La figure de Don Juan hante le roman. Éléonore est fascinée par le personnage et compare son ami à l'illustre séducteur. « Ne m'appelle pas comme ça. Don Juan refusait l'amour, pas moi », lui dit Clément. Pour lui, l'amour est polymorphe, « je n'ai jamais aimé faussement », ajoute-t-il, et les nombreuses maîtresses qu'il a eues — et dont il dresse la liste dans son cahier — étaient l'occasion de réinventer chaque fois l'amour. Nathalie, sa femme et la mère de ses deux fils, traverse aussi avec douleur le roman.

Don Juan s'incarne également dans la figure de Don Miguel Mañara dont Éléonore suit les traces en Andalousie. Sévillan d'origine corse, il a voulu conquérir 2000 femmes avant de consacrer sa vie aux indigents. Pour compléter le tableau des tombeurs évoqués par l'auteure, il y a enfin lord Byron, dont Éléonore traduit les chants consacrés à Don Juan, inachevés par la mort de l'auteur.

Dans les histoires, c'est comme ça : abîmes et sommets. On en rêve. On rêve de naufrages. Devant la télé où les mêmes propos se répètent, leurs deux visages s'interposent, se confondent, Clément et Miguel Mañara, la guerre grande, leur mort marche à grands pas. (p. 54)



HÉLÈNE RIOUX

L'amour, encore et toujours

« C'est mon dernier voyage. [...] Je ne m'installe pas. Je ne pars plus », dit Clément à Éléonore une fois arrivé sur l'île de beauté. Croisé par hasard dans un café de la Petite Italie, Clément a invité son ancienne amante à venir passer quelques semaines avec lui en Corse, sans la prévenir qu'il y va pour mourir ; gravement malade, c'est son dernier voyage. Les semaines vont se transformer en mois, et les discussions se pimenter. Lui se détache doucement de la vie — « À quoi pense le condamné dans sa cellule ? Parce que c'est moi maintenant, moi dans le couloir de la mort. J'attends des pensées sublimes, transcendantes, des révélations qui ne viennent pas. » (p. 31), écrit-il —, et elle parcourt Calvi et ses alentours. Ils finissent invariablement au Lost Paradise, bar du port tenu par Luce que Clément voudrait bien inviter dans son lit, mais qui résiste à ses avances, lui l'amoureux incorrigible.

L'amour est le leitmotiv de leurs échanges qui sont plus que truculents, mais il y a aussi la vie, la mort, le mariage, les enfants, la carrière ; Rioux les fait s'entrechoquer, débattre et elle transforme leur périple de fin du monde en voyage au bout de la nuit. Truffé de références littéraires à Milton, Kafka ou Cocteau, *L'amour des hommes* est un moment arraché à l'histoire du monde, une percée dans le néant, une suite pour réfléchir à la vie et à l'amour.

Un an après ce périple corse, Éléonore est seule en Espagne. Elle doit trouver le nom d'un parfum et, à travers ses pérégrinations — une nuit dans la maison de Miguel Mañara notamment —, elle entreprend la lecture du cahier de Clément.

J'ai des morceaux de Clément – j'ai l'alcool, les fleurs, les fouets, les femmes. J'ai la musique de Jean-Sébastien Bach. Où est-il ? Sous quel masque ? J'ai son corps, son corps vigoureux, infatigable, et son corps à la fin, diminué, vulnérable. J'ai sa voix et ses confidences. Mais son âme, son âme m'échappe. (p. 226)

Ces moments mis bout à bout, la Corse, Clément, l'Espagne, Don Miguel, Montréal et lord Byron, tracent avec brio les mouvements incessants d'une vie, de la naissance à la mort, et posent avec sensibilité et puissance les ultimes questions à l'aube de son terme : reste-t-il quelque chose de notre passage sur terre ? Vivre, qu'est-ce que cela veut dire ? Mais surtout, comment mourir ? « Le point de départ, on y revient toujours, comme si on faisait toujours le tour d'une île et qu'on tournait sans cesse autour de soi-même. » (p. 82) *L'amour des hommes* tente de paver la voie, d'emprunter à l'insaisissable une part de réponse, d'échapper durant quelque 400 pages à l'impermanence des hommes et des femmes, en traitant de son ultime tabou, la mort, et de son plus grand mystère, l'amour.